

JAMAIS

SEUL

Mohamed Rouabhi

Patrick Pineau



Texte Mohamed Rouabhi

Mise en scène Patrick Pineau

Production Théâtre-Sénart — Scène nationale, MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

Production déléguée Théâtre-Sénart — Scène nationale

Coproduction Compagnie Pipo, MC2: Grenoble, Châteauvallon — Scène Nationale, MA scène nationale — Pays de Montbéliard

Avec le soutien du Jeune Théâtre National, Grand T — théâtre de Loire-Atlantique pour la commande d'écriture

Création à la MC93 du 15 novembre au 3 décembre 2017

Tournée 2017/2018

Théâtre Firmin Gémier/La Piscine, Antony et Châtenay-Malabry : les 7 et 8 décembre 2017

Théâtre-Sénart, Scène nationale : du 11 au 13 janvier 2018

TnBA, Bordeaux : du 16 au 19 janvier 2018

Scène nationale de Sète et du Bassin de Thau : du 23 au 24 janvier 2018

Le Cratère, scène nationale d'Ales : du 26 au 27 janvier 2018

Disponible en tournée de novembre 2018 à janvier 2019

Contact Théâtre-Sénart

Olivia Mazat - Chargée de production

01 60 34 53 74 | omazat@theatre-senart.com

Contact MC93

Claire Roussarie - Directrice de production

01 41 60 72 77 | 06 33 29 78 04 | roussarie@mc93.com

Jamais seul

Texte

Mohamed Rouabhi

Mise en scène

Patrick Pineau

Avec

Birane Ba, Nacima Bekhtaoui, Nicolas Bonnefoy, François Caron, Morgane Fourcault, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Elise Lhomeau, Nina Nkundwa, Fabien Orcier, Sylvie Orcier, Patrick Pineau, Mohamed Rouabhi, Valentino Sylva, Selim Zahran

Scénographie

Sylvie Orcier

Lumières

Christian Pinaud

Son et musiques

Nicolas Daussy

Costumes

Brigitte Tribouilloy, assistée de Charlotte Merlin

Vidéo

Fabien Luszezyszyn

Construction décor

Atelier de la MC93

Production Théâtre-Sénart, Scène nationale, MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

Production déléguée Théâtre-Sénart, Scène nationale

Coproduction MC2: Grenoble, Compagnie Pipo, Châteauvallon — Scène Nationale, MA scène nationale — Pays de Montbéliard

Avec le soutien de Jeune Théâtre National, Grand T — théâtre de Loire-Atlantique pour la commande d'écriture

Patrick Pineau est artiste associé au Théâtre-Sénart, Scène nationale

Le texte est édité aux Editions Actes Sud-Papiers (novembre 2017)

NOTE D'INTENTION

Jamais seul, c'est comme une pluie, mais une pluie d'été. Il y a un déluge de personnages, plus de quarante je crois, certains reviennent et d'autres pas, on se croirait dans une grande fresque peinte en plein air sur un mur d'usine désaffectée. Ou sur un carrousel. Mais la fresque se divise en dix-neuf tableaux bien clairs, le carrousel nous ramène à certains endroits, et on s'oriente assez vite dans ce monde-là, qui est d'ailleurs familial même s'il a des recoins curieux. On fait connaissance avec Lisa, Magalie, Erwan, Annette, Patrick, Bernard et les autres. Et on s'attache à eux énormément. C'est de l'humanité à jet continu. On suit leurs destins, on découvre leurs attentes, leurs amours, leurs rêves plus ou moins cabossés, on participe et on s'intéresse. Il y a des intérieurs et des extérieurs, des parkings de centre commercial, des arrêts de bus, des salons ou des caves de petit pavillon, des terrains vagues. A la fois plus vrais que nature et complètement transfigurés par la vision d'un poète. Et toute une foule y habite ou traîne dans les environs, des gens plus ou moins normaux, plus ou moins joyeux ou désespérés, de tous âges et de toutes les couleurs, des chômeurs, des passionnés de football, des gîtans, des handicapés mentaux, des clowns, des vigiles, des tas de silhouettes imprévisibles. On peut les connaître ou non mais on les reconnaît tout de suite, parce qu'ils sont vivants. On les suit, on les écoute tandis qu'ils taillent leurs routes dans ce monde qui fait penser à la banlieue ou à la province, peut-être aux deux.

Jamais seul raconte un monde où apparemment il n'y a plus de centre. Ni géographique, ni social, ni d'aucune sorte. S'il y a une capitale, on n'y va jamais. S'il y a du travail, c'est plutôt pour les autres. Et ce que la pièce montre, c'est que si le centre est absent, alors « du » centre commence immédiatement à se reconstituer ailleurs. Ne serait-ce qu'une plaque tournante, un lieu interdit, maudit, peut-être dangereux, mais un carrefour où « ça tourne » quand même, où on continue à faire des rencontres, pas forcément mauvaises d'ailleurs. Parce qu'un monde sans centre, ça reste un monde. Quand vous ne pouvez plus vous raccrocher à rien, alors vous vous y raccrochez quand même, et justement ça n'est pas rien. Quand la vie est cassée, confisquée, comment est-ce qu'elle continue ? On ne va pas non plus se raconter des histoires, comme on dit : des fois, pour certains, c'est trop dur, ils partent et ne reviennent pas. Toutes les blessures ne cicatrisent pas. Mais on peut aussi demander un service, inviter à déjeuner, rencontrer des amis, des inconnus, des voisins, les garçons rencontrent des filles, ou ne serait-ce qu'un chien errant. Ce n'est pas forcément gai, mais ce n'est pas toujours triste non plus. Il y a du désespoir dans *Jamais seul* mais aussi une merveilleuse naissance, c'est débordant d'énergie. Comme le bouquet que compose Emilie dans une des premières scènes avec des fleurs fanées, des branches mortes, des bouts de ferraille. Un truc fou, improbable, le genre de chose que les enfants improvisent pour la fête des mères, à partir de trois fois rien et ce sont les plus beaux cadeaux.

La capacité des gens à réinventer de la beauté, à lui forcer la main en quelque sorte, en la puisant quand même là où ils la trouvent - y compris quand il n'y en a pas - est stupéfiante. *Jamais seul* est un magnifique hommage à cette capacité-là, à ce talent qui est tellement humain.

Depuis le temps que je connais Mohamed Rouabhi, comme comédien et comme auteur, j'avais très envie de lui commander une pièce. Je lui ai demandé d'écrire pour ceux que j'appelle ma « troupe », les comédiens qui travaillent souvent avec moi, qui me connaissent, qui se connaissent, et que Mohamed a pu

connaître aussi en jouant dernièrement le rôle d'Oreste Campese dans ma mise en scène de *L'Art de la comédie*. A cette « troupe » s'ajouteront de nouveaux jeunes visages. On s'est un peu parlé du thème - comment fait-on pour vivre dans un monde où toute vie peut être cassée du jour au lendemain sur un simple coup de fil du patron ? - mais surtout, je lui ai dit : « Lâche-toi, ne te bride surtout pas en pensant aux problèmes de réalisation ». J'ai été servi !... J'ai découvert Mohamed comme auteur à l'époque des *Fragments* de Kaposi, mis en scène par Claire Lasne. Ça remonte à 1994, déjà plus de vingt ans. Depuis Mohamed a fait du chemin, et il a confirmé sa place parmi les grands auteurs d'aujourd'hui. Car pour moi, c'est un grand auteur. Ses personnages, ses voix, me touchent infiniment. Je tenais à travailler un jour avec lui, à mettre un coup de projecteur sur son écriture, parce que même s'il est connu, au fond, il ne l'est pas tant que ça, comme beaucoup d'auteurs contemporains : ses textes sont publiés, on salue son talent, mais on ne peut pas dire non plus que le public ait si souvent l'occasion de rencontrer ses pièces. Nous ne sommes donc pas tellement nombreux à savoir que c'est un vrai auteur populaire.

Il écrit sur les gens et pour eux. Son ton, ses couleurs, son humour aussi me font penser à des artistes comme Renoir ou Prévert. Dans *Jamais seul*, on perçoit tout de suite son sens de la vie quotidienne dans ce qu'elle a de modeste, de simple, de presque invisible. Mais lui la fait voir, cette invisibilité, et comme dit un de ses personnages, il la rend incandescente. Il ne reproduit pas la vie - ce n'est pas du reportage -, il lui donne une vraie forme poétique, moderne et personnelle. Chez lui, la nuit, dans le ciel des banlieues ou des provinces, loin des centres-villes, les amants couchés dans les champs voient encore des étoiles qui portent de beaux noms qui viennent souvent de l'arabe - comme Aldébaran ou Bételgeuse - mais ils y voient aussi passer des avions. La poésie de Mohamed est comme cela : elle est une chaîne avec la profondeur de l'histoire à l'un de ses bouts et à l'autre, la banalité contemporaine. Son ciel n'est plus seulement celui de Pétrarque qu'il cite en exergue : « un soir, quand le soleil se couche, être avec elle / Et seules les étoiles nous verraient, / Rien qu'une nuit, mais sans que jamais ne vienne l'aube... ». Le ciel de Mohamed garde le souvenir de Pétrarque, mais il est aussi de notre temps. Sa poésie peut venir de la télévision, des magazines. Il y a des gens pour qui elle ne vient d'abord que de là, et ce sont ces gens-là que Mohamed fait parler dans *Jamais seul*. Quand la télévision diffuse un documentaire sur l'homme de Néanderthal, elle devient poétique, parce qu'elle fait rêver. Elle nous fait remonter des dizaines ou des centaines de milliers d'années en arrière, aux toutes premières fois où les hommes sont devenus vraiment humains en enterrant leurs semblables et en déposant des fleurs sur leur corps. Quand un magazine publie un reportage sur la chienne Laïka, le premier être vivant à être envoyé en orbite autour de la Terre, morte « toute seule dans l'espace » en 1957, c'est aussi de la rêverie qui est offerte, de la poésie qui est délivrée. La culture populaire que Mohamed brasse dans sa pièce nous fait voyager comme cela, l'air de rien, de la préhistoire à l'âge spatial, en passant par Léonard de Vinci ou par Eric Cantona, magnifique porteur du maillot numéro 7. C'est ainsi que la mémoire populaire se fabrique. La poésie, c'est quand les gens font de tout ce matériau une gigantesque brasserie à souvenirs, une usine à histoires que tout à coup ils se racontent entre eux pour les partager. *Jamais seul* nous rappelle qu'il nous reste au moins cette usine-là, et qu'elle est vitale.

Patrick Pineau
6 juillet 2016

JAMAIS SEUL OU LE MÉTIER DE VIVRE

L'action se déroule de nos jours en France, dans une ville. Il y a un centre commercial avec son parking et ses places réservées, ses boutiques et ses vigiles. Il y a un espace à ciel ouvert qu'on appelle *la plaque tournante*. Il y a des rues vides ou animées, des autos et des transports en commun.

Il y a aussi des quartiers pavillonnaires et des cités. Des jardins dans des maisons et des bancs sur des trottoirs. Parfois des chiens qui fuient la compagnie des humains.

Il y a le ciel au-dessus de la ville. Il y a des oiseaux qui habitent ce ciel et des avions qui le traversent sans relâche.

Il y a des gens, enfin. Des gens qui vivent là et d'autres qui tentent de vivre là ou qui rêvent de partir ailleurs. Ce sont des femmes, des hommes, des enfants, des adolescents. Le petit peuple des jours qui se suivent et qui se ressemblent.

Il y a souvent de l'amitié entre ces êtres abîmés ou fragiles, de la solidarité, de la défiance aussi et de la crainte. Mais il y a de l'amour et quand il est là, il foisonne et il est indestructible. Il y a beaucoup de solitude. Pourtant, pour chacun d'entre eux, il y a une règle tacite pour affronter un jour après l'autre sans perdre la raison, c'est de n'être jamais seul.

*

Je n'ai pas voulu raconter une histoire au sens conventionnel, même si lorsqu'un personnage prend la parole, il raconte toujours le fragment d'une histoire, comme les quelques fenêtres d'une tour s'allument quand le soir tombe.

J'ai voulu m'attacher à suivre l'un puis l'autre, puis de nouveau un autre. Dans leur mouvement vers l'avant - car on avance toujours vers sa destinée comme on dit dans les westerns - ils font des rencontres. Et au théâtre, les rencontres sont toujours des moments uniques auxquels le spectateur a le privilège d'assister, comme si notre travail consistait à lui rappeler sans cesse ce que ça fait quand on aime, quand on est abandonné, quand la douleur nous giflé ou quand on interpelle les dieux au pied des remparts de Thèbes, l'épée sanglante à la main. Des expériences uniques et cependant sans cesse renouvelées.

J'ai de plus en plus le sentiment que le métier de vivre, nous l'éprouvons dans la trajectoire rectiligne avec parfois des incidences, des courbes subtiles ou brutales. Jamais dans un cercle ininterrompu où les événements auraient tendance à se répéter et à la longue, nous ôter le goût du désir et de l'émerveillement. Dans *Jamais Seul*, les événements se suivent, laissant derrière eux des traces sur les visages. Les êtres quant à eux, interrogent ce qui les entoure, le cosmos, l'Histoire, la nature, la vie dans toute sa diversité et ses secrets. Ils grattent pour trouver sous la peau de l'orange, la chair du fruit.

Notre monde n'est pas réjouissant si on le considère avec l'oeil rigoureux et froid de l'anthropologue. Nous saccageons à peu près tout ce qui peut être saccagé sans éprouver le moindre remord. Mais à défaut d'avoir le temps d'en fabriquer un autre à notre convenance et qui jouirait d'une grande popularité, nous devons nous résoudre à vivre dans celui-ci en inventant à chaque instant la poésie nécessaire à faire chanter les lendemains.

Mohamed Rouabhi

EXTRAITS DU TEXTE

(Dans la cuisine. Jimmy, John et Colette mangent des pâtes.)

Colette : Alors ?

John : C'est délicieux madame.

Jimmy : Oui. C'est succulent.

Colette : J'ai oublié de vous demander si vous étiez musulmans. J'ai mis du chorizo.

John : J'aime le chorizo.

Colette : Et toi Jimmy tu n'es pas croyant ?

Jimmy : Dans ma vie, le seul dieu que je n'aie jamais vénéré, c'est Diego Maradona.

Colette : Si on trinquait ?

John : C'est une bonne idée. (Colette leur sert du vin.)

Jimmy : Il faut aussi que tu te serves un verre de vin. On ne peut pas trinquer avec de l'eau. Ça porte malheur.

Colette : Pourquoi ?

John : C'est à cause du Léthé.

Colette : Qu'est-ce que c'est le Léthé ?

Jimmy : Le Léthé, c'est le nom d'un fleuve qui veut dire « la mémoire perdue ». Dans la mythologie, les Grecs pensaient que les morts buvaient l'eau de cette rivière. Elle traverse les Enfers, jusqu'à la caverne d'Hypnos, et en buvant de son eau, les morts oubliaient pour toujours leur vie terrestre. C'est pourquoi depuis, la superstition veut qu'il ne faut jamais trinquer avec de l'eau.

Colette : Où as-tu appris toutes ces choses ?

Jimmy : Dans des livres. Les livres, c'est comme si tu découvrais des mondes, des pays, des îles au milieu de la mer et des êtres vivants sur ces îles. J'ai lu beaucoup de livres. C'est comme si tu rencontrais beaucoup de gens à la fois. Chaque livre a été un peuple pour moi.

Colette : (Elle vide le verre d'eau, se sert du vin.) Alors buvons à toute cette humanité ! (Ils trinquent, boivent.)

Jimmy : Il est bon. Qu'en penses-tu John ?

John : Ce vin est excellent. Tout est parfait.

Colette : Merci. (Un temps. Ils mangent.)

John : Colette.

Colette : Oui John.

John : Je peux te poser une question à caractère personnel ?

Colette : Oui John.

John : Si tu cuisines aussi bien, alors pourquoi ton mari est-il parti ?

Colette : C'était stupide. On s'est disputé. Il va revenir. C'est de ma faute. Je le regrette.

Jimmy : Il a le cœur plus sensible que l'estomac on dirait.

Colette : Quand on s'aime, le cœur c'est très important dans un couple.

John : Le cœur, c'est un muscle circulatoire. On peut très bien vivre sans cœur. J'ai lu ça dans le journal il y a un type à qui on a greffé un cœur artificiel entièrement fabriqué avec des alliages spéciaux. C'est comme une pompe à essence vois-tu. Une fois qu'on l'a amorcée, ça marche tout seul. Ce n'est pas comme un cerveau.

Jimmy : Un cerveau, c'est déjà plus difficile à remplacer.

John : Un cerveau c'est surtout plus difficile à faire fonctionner.

Jimmy : Oui, un cerveau ça ne marche pas tout seul.

John : Tu as des gens qui ont un cerveau, mais pour y accéder, ils ont dû oublier où se trouve le bouton pour allumer la lumière si tu vois ce que je veux dire... *(Colette lui propose du rab de pâtes.)* Oui je veux bien merci madame Colette...

Colette : *(Elle le sert. Silence. Ils mangent.)* Je travaille dans un ranch. *(Un temps.)* Le ranch qui est dans le parc d'attraction vous voyez ? Je suis hôtesse d'accueil. Je reçois les groupes. Je les installe dans le corral pour le spectacle avec les chevaux et les bisons. J'ai un petit numéro à moi. C'est pas grand-chose mais ça me plaît bien. *(Elle se lève, sort un instant et revient avec un dépliant.)*

Jimmy : C'est toi ? Dis-donc tu as fière allure avec ces bottes et ce chapeau ! Regarde ça John. *(Il tend le dépliant à John qui regarde attentivement le document.)*

John : Tu es sacrément jolie Colette. Tu as du chien.

Colette : Merci...

John : Ces deux revolvers, ce sont des vrais ?

Colette : C'est pour la frime.

John : Là c'est quoi ? C'est un fouet ? Tu as un fouet ?

Colette : C'est pour les récalcitrants. Tu as toujours des spectateurs récalcitrants qui ne veulent pas se mettre là où on leur dit de se mettre. Alors je fais claquer mon fouet. Ça fait partie du spectacle.

John : C'est dangereux ?

Colette : Non. *(Un temps.)* J'ai toujours aimé les chevaux. *(Elle reprend le dépliant.)*

John : Et moi j'ai toujours aimé les femmes qui aimaient les chevaux. *(Colette rit.)*

(...)

André : Je ne crois pas qu'il existe une autre vie ailleurs que dans ce monde.

Je ne crois pas qu'il existe un monde parallèle, un monde qui succédera à celui que nous avons sous les yeux, et dans lequel les âmes qui furent damnées dans celui-ci trouveront du réconfort et de la bienveillance dans l'autre.

S'il y a un monde dans lequel il y a de la méchanceté, de l'indifférence, de l'avidité, de la solitude, c'est le nôtre. S'il y a un monde dans lequel il y a de l'amour, de la joie, de l'émerveillement, c'est aussi le nôtre. *(Un temps.)*

Juste avant de venir, j'ai croisé un garçon que j'ai connu tout petit et que j'ai entraîné à bien se comporter sur un terrain de foot pour avoir un peu plus de chances de bien se comporter dans la vie. Je me suis occupé de ces gamins comme je l'aurais fait pour mes enfants. Des fois ça marche pas. Mais des fois ça marche.

Tu ne peux pas te couper en deux et en garder un morceau pour tenter ta chance une fois que tu seras mort.

Tout ce qu'il y a à faire, c'est dépenser toutes tes forces, maintenant, ici. C'est donner tout ce que t'as. *(Il se tape le ventre.)* C'est là que ça se passe.

Une fois que tu seras plié tout seul dans la petite boîte au fond du trou, personne n'ira te chercher sous la pelouse pour venir jouer le match-retour. *(Il se rassoit. Applaudissements. Un temps.)*

(...)

Mohamed Rouabhi

Auteur

Comédien, metteur en scène, auteur dramatique (une vingtaine de pièces), librettiste, scénariste. Après avoir quitté l'école à l'âge de 15 ans et exercé de nombreux métiers, il est admis à la Rue Blanche (ENSATT) en 1985 où il travaille avec Marcel Bozonnet, Stuart Seide et Brigitte Jaques.

Il joue ensuite dès l'âge de vingt ans dans une quarantaine de spectacles montés entre autres par : Arnaud Des Pallières, Marcel Bozonnet, Anne Torrès, Catherine Boskowitz, Claire Lasne, Jean-Paul Wenzel, Gilberte Tsai, Georges Lavaudant, Stéphane Braunschweig, François Berreur, Patrick Pineau, des textes pour la plupart d'auteurs contemporains : Eugène Durif, Arlette Namiaud, Joël Jouanneau, Jean-Christophe Bailly, Michel Deutsch, Jean-Paul Wenzel, Howard Barker, Rodrigo Garcia ou Mahmoud Darwich dont il monte également pour la première fois en France un long poème en 1997.

Il mène parallèlement à son métier d'acteur un travail d'écriture qui le conduira avec la collaboration de Claire Lasne à créer en 1991 la compagnie « Les Acharnés » qui produira *Les Acharnés*, *Les Fragments de Kaposi*, *Ma petite Vie de Rien du Tout*, *Jeremy Fisher*, *Les nouveaux Bâisseurs*. Il mettra lui-même en scène *Malcolm X*, *Requiem opus 61* et *Soigne ton droit*.

En mars 2003, il écrit et met en scène *Providence café* au Théâtre du Rond-Point. Cette même année, il reçoit le Prix SACD Nouveau Talent Théâtre. Puis, il met en scène *les Analectes de Nabeshima* de Jocho Yamamoto (2003), *Moins qu'Un Chien* d'après l'autobiographie de Charles Mingus au Festival Banlieues Bleues (2004) et *Le Tigre Bleu de l'Euphrate* de Laurent Gaudé au Théâtre National de Luxembourg (2005), trois créations avec l'acteur suisse Carlo Brandt. Il produira au Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis de 2007 à 2008 les deux premiers volets de *Vive la France* qui rassemblent une quarantaine d'artistes et techniciens. Toujours au TGP, il monte pour la première fois au théâtre un texte inédit du slameur Hocine Ben, « *Les Cinq Bancs* ». « *La Belle de Cadiz* », un monologue écrit pour la comédienne Claire Nebout, est créé au Festival d'Avignon 2011 au « *Chien qui Fume* », reprise au Théâtre de la Commune, CDN d'Aubervilliers en janvier 2013. En 2014 et 2015, en compagnie du chorégraphe Hervé Sika, il met en scène *All Power To The people !*, à partir de textes d'activistes noirs.

En 2007, sa pièce *Jeremy Fisher* devient un livret et est créée à l'Opéra de Lyon sous la direction de Michel Dieuaide, sur une musique d'Isabelle Aboulker et interprété par le Quatuor Debussy. La version portugaise de l'opéra a vu le jour au Festival de Belem en janvier 2011.

Depuis une dizaine d'années, son répertoire a été l'objet d'une vingtaine de créations par des troupes amateurs, tant en France qu'à l'étranger dans des versions traduites. Par ailleurs, il anime de nombreux ateliers d'écriture en milieu carcéral et scolaire, en France et à l'étranger (notamment à Ramallah, Palestine occupée de 1998 à 2001 à l'invitation du Ministère des Affaires Sociales palestinien).

À la radio, il enregistre depuis 1986 plus de deux cents dramatiques pour France-Culture. Cinq de ses textes sont réalisés ainsi qu'un feuilleton adapté d'un roman de Léo Malet, *La Vie est dégueulasse*, qui obtint de nombreuses récompenses.

Ses ouvrages sont édités chez Actes Sud-Papiers.

Patrick Pineau
Metteur en scène

Il suit les classes de Denise Bonal, Michel Bouquet et Jean-Pierre Vincent au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris.

Comme comédien, il aborde tout aussi bien le répertoire classique (d'Eschyle à Feydeau en passant par Marivaux, Calderón, Musset ou Labiche) que les textes contemporains (Eugène Durif, Mohamed Rouabhi, James Stock, Serge Valletti, Gérard Watkins, Irina Dalle) dans des mises en scène de Michel Cerda, Jacques Nichet, Claire Lasne, Gérard Watkins, Irina Dalle ou Mohamed Rouabhi. En tant que membre permanent de la troupe de l'Odéon sous la direction de Georges Lavaudant, il participe à *Férocé, la nuit, Terra Incognita, Un Chapeau de paille d'Italie, Ajax/Philoctète, Tambours dans la nuit, La Noce chez les petits-bourgeois, L'Orestie, Fanfares, Un Fil à la patte, La Mort de Danton, La Cerisaie*. En 2013, Georges Lavaudant lui confie le rôle titre dans *Cyrano de Bergerac*.

En tant que metteur en scène, il signe *Conversations sur la Montagne* d'Eugène Durif au Théâtre Ouvert (1992), *Discours de l'Indien rouge* de Mahmoud Darwich au Théâtre Paris-Villette (1994), *Pygmée* de Serge Sandor à Villeurbanne (1995), et à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, *Monsieur Armand dit Garrincha* de Serge Valletti (2001), *Tout ne doit pas mourir* (2002), *Les Barbares de Maxime Gorki* (2003), *Des arbres à abattre* de Thomas Bernhard (2006). En 2004, il crée *Peer Gynt* d'Henrik Ibsen dans la Cour d'Honneur du Festival d'Avignon. En 2006, il met en scène trois spectacles : les pièces en un acte de Anton Tchekhov (*La Demande en mariage, Le Tragédien malgré lui, L'Ours*) ; *On est tous mortels un jour ou l'autre* d'Eugène Durif et *Les Trois sœurs* de Anton Tchekhov. Il crée ensuite *La Noce* de Bertold Brecht (2009) et *Sale août* de Serge Valletti (2010). En juillet 2011, pour la 65^{ème} édition du Festival d'Avignon, il crée *Le Suicidé* de Nicolai Erdman à la Carrière de Boulbon. Puis suivront *L'Affaire de la rue de Lourcine* et *Les méfaits du tabac* d'Eugène Labiche et Anton Tchekhov en 2012. *Le conte d'hiver* de William Shakespeare est créé à la Scène nationale de Sénart en 2013, à partir d'une nouvelle traduction de Daniel Loayza. En janvier 2016, il crée *L'art de la comédie* de Edouardo Filippo au Grand T à Nantes.

Au cinéma, il joue, entre autres, avec Bertrand Tavernier, Éric Rochant, Francis Girod, Bruno Podalydès, Tonie Marshall, Marie de Laubier, Nicole Garcia, et dernièrement avec Ilmar Raag aux côtés de Jeanne Moreau ou avec Diastème.

De 2011 à 2016, Patrick Pineau est artiste associé du Grand T à Nantes. Il est aujourd'hui associé au Théâtre-Sénart, Scène nationale.

CONDITIONS DE TOURNÉE

Conditions financières

Sur demande auprès du service de production du Théâtre-Sénart
ou de la MC93

Conditions techniques

Sur demande auprès du service de production du Théâtre-Sénart
ou de la MC93

Contact Théâtre-Sénart

Olivia Mazat
Chargée de production
omazat@theatre-senart.com
01 60 34 53 74

Contact MC93

Claire Roussarie
Directrice de production
roussarie@mc93.com
01 41 60 72 77 | 06 33 29 78 04

MC
93
maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

THÉÂTRE
. SÉNART
SCÈNE NATIONALE